

Sauve qui peut la vie

Christian Bouchard, *Les pas perdus*, Loretteville, Du Bruant, 1999, 80 p., 10,95 \$

André Martin, *L'impasse d'A.S.*, Montréal, Dazibao, 1999, 134 p., 23,95 \$.

Paul Savoie, *à tue-tête*, Vanier, l'Interligne, 1999, 180 p., 17,95 \$.

Dominique Tessier

Numéro 98, été 2000

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/37432ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Tessier, D. (2000). Compte rendu de [Sauve qui peut la vie / Christian Bouchard, *Les pas perdus*, Loretteville, Du Bruant, 1999, 80 p., 10,95 \$ / André Martin, *L'impasse d'A.S.*, Montréal, Dazibao, 1999, 134 p., 23,95 \$ / Paul Savoie, *à tue-tête*, Vanier, l'Interligne, 1999, 180 p., 17,95 \$.] *Lettres québécoises*, (98), 39–40.

Christian Bouchard, *Les pas perdus*, Loretteville, Du Bruant, 1999, 80 p., 10,95 \$.
André Martin, *L'impasse d'A.S.*, Montréal, Dazibao, 1999, 134 p., 23,95 \$.
Paul Savoie, *à tue-tête*, Vanier, l'Interligne, 1999, 180 p., 17,95 \$.



Sauve qui peut la vie

Entre l'historiette sans conséquence et l'autobiographie presque pure, le récit se présente comme un genre inclassable et plutôt flou. Voilà du moins ce que nous incitent à croire les auteurs qui le pratiquent.

RÉCIT

Dominique Tessier

AUJOURD'HUI RÉDACTEUR PUBLICITAIRE dans une agence de communication, Christian Bouchard fut membre du comité de rédaction de la revue *Estuaire* de 1981 à 1983 et, en 1991, finaliste du (défunt) prix Octave-Crémasse de poésie décerné par le Salon du livre de Québec. *Les pas perdus* est son premier livre.

Et un livre, aussi, des plus légers. Six récits le composent, qui pourraient tout aussi bien être des nouvelles. Sortant de chez lui, le narrateur du texte éponyme eût pu prendre à droite, ce qui l'aurait mené au café *Chez Gauguin*. La droite, il y est porté naturellement, non sans éprouver « de violents déchirements » occasionnels.

Dans un sens, la droite me tue ; être un homme droit n'a rien de bien original, mais ça, c'est mon problème et je ne profiterai pas de ma promenade pour y songer ni de ce moment pour vous ennuyer avec ce sujet.

Ah ! cette manie de s'adresser au lecteur ! Mais l'homme se dirige à gauche, franchit les limites du parc, tombe sur un pavillon squatté par une sorte d'adolescent sauvage. « J'étais dans le repaire d'un artiste en herbe, debout au milieu d'un univers imaginaire que je venais troubler. »

Ce récit qui ouvre le recueil est plutôt représentatif de l'esprit qui préside à l'ensemble. Quelques jolieses stylistiques accompagnent quelques maladresses, on sent qu'un monde émerge, mais tout s'arrête subitement, à mi-parcours, reste comme en suspens et mal abouti. « La peur d'Annie », qui met en scène une femme menacée par son ex-conjoint, est de la même eau. Après un message laissé par son ex, elle appelle à l'aide un ami : le narrateur, qui la rassure de son mieux, c'est-à-dire avec une tonne de bonnes paroles expliquant la psychologie de l'homme violent. Mais son discours, trop long et peu intéressant, distrait de cela même qui constitue probablement l'essentiel, à savoir « l'incompétence » de cet ami englué dans des clichés.

Dans « L'horaire », un étudiant peste contre le mauvais sort qui, à l'évidence, l'empêchera d'attraper son autobus de banlieue. Cours interminable, premier bus (qui mène à l'autre, celui de banlieue, dont la fréquence est aux demi-heures) en retard, circulation bloquée par un accident, etc. : les tuiles s'accumulent. On s'amusera de la description minutieuse de ces désagréments de la vie quotidienne — on les reconnaît du reste si bien — en pensant cependant que ce récit, achevé sur une pirouette, ne mène pas loin.

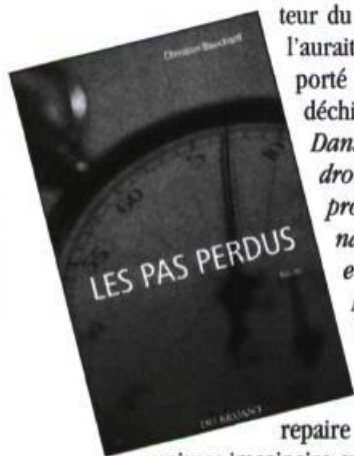
Les historiettes imaginées par Christian Bouchard semblent en somme destinées à plaire, et y parviennent jusqu'à un certain point. Mais on ne peut s'empêcher d'y reconnaître la plume du rédacteur publicitaire, avec ses procédés et ses trucs efficaces, plutôt que celle de l'écrivain. Et *Les pas perdus* apparaîtra, à la fin, comme l'un de ces livres qui se laissent facilement oublier.

Obsession

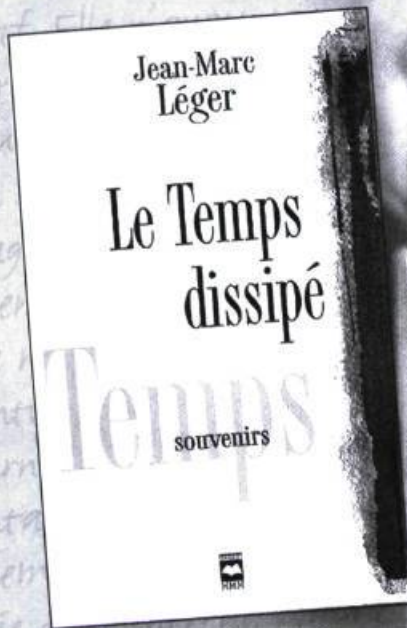
C'est un récit d'une tout autre mouture que nous offre le photographe André Martin. Son projet artistique, nous dit-on, « confronte l'écriture et la photographie par des stratégies singulières et toujours renouvelées ». En matière d'écriture, l'artiste n'est pas un néophyte puisqu'on lui doit déjà plusieurs récits, dont *Crimes passionnels, cinq faits divers photographiques* (les Herbes rouges, 1992) et *Chroniques de l'Express, natures mortes* (TROIS, 1997).

Curieux livre que *L'impasse d'A.S.* (les initiales sont celles d'un certain Aiden Shaw), un « récit photographique » qui n'est peut-être pas aussi autobiographique qu'on pourrait le croire d'entrée. Ce Aiden Shaw, qui est en quelque sorte la raison d'être du récit, André Motrin, le narrateur, l'apercevra d'abord photographié, nu et « assis devant un miroir au milieu d'animaux en peluche », sur un carton d'invitation à une soirée parisienne. Devenu star du porno — l'industrie « en avait fait sa mascotte de prédilection » parce qu'il était doté d'un sexe imposant — après avoir étudié les beaux-arts à Liverpool, prostitué, auteur d'un recueil de poésie et d'un roman, Shaw vit aujourd'hui à Londres et est séropositif. Fascination du narrateur, qui usera de plusieurs stratagèmes pour retrouver cet homme en qui il découvre un « frère de lettres et de tourments ». *L'impasse d'A.S.* raconte cette fascination et une quête qui s'étendra sur de nombreux mois.

Quête, et enquête. Ancien junkie, ancienne « escorte », Motrin est de surcroît en pleine rupture amoureuse et un artiste alors un peu paumé. S'accroche-t-il à son désir pour Shaw comme à une bouée ? De Montréal, en tout cas, et prétextant leurs démarches artistiques respectives, il envoie un colis à cet homme qu'il n'a jamais vu. Demande à un certain Swann, détective privé londonien, de prendre des photos des lieux qu'il est susceptible de fréquenter. Le narrateur finit par obtenir le numéro de téléphone de l'objet de son désir, parvient à lui parler. Part



André Martin



Format: 14 cm x 22 cm
ISBN 2-89428-358-X
474 pages — 36,95 \$

De sa carrière de journaliste
Jean-Marc Léger a gardé le goût de l'écriture
et du témoignage.

Il restitue dans cet ouvrage le long périple qui l'a
mené d'un petit village québécois en Europe et en
Afrique et du journalisme à la fonction
publique internationale.

Souvenirs d'une vie active et passionnée
Le Temps dissipé évoque aussi, sous la plume tendrement
ironique de Jean-Marc Léger, une société disparue
avec le temps.



ÉDITIONS HURTUBISE HMH

pour Londres. Photographie, lui aussi, les lieux de Shaw : sa rue, son immeuble... Les deux hommes se rencontrent, et développent même certains liens.

Motrin poursuit aussi un projet qu'il n'avouera pas d'emblée au principal intéressé : celui de faire un livre sur Shaw, de tracer un portrait de lui « à son insu ». *L'impasse d'A.S.* ne peut qu'apparaître comme la réalisation de ce projet. D'autant que Aiden Shaw est un personnage bien réel, et l'auteur de *If Language at the Same Time Shapes and Distorts Our Ideas and Emotions, How Do We Communicate Love ?*, un recueil de poèmes publié en 1996. D'autant, encore, qu'en fin de volume, Shaw et son amant David sont remerciés « pour leur participation bien involontaire ».

Un peu exaspérant par moments, parce qu'on y sent un certain exhibitionnisme, *L'impasse d'A.S.* n'en demeure pas moins un livre qui exerce sa part de fascination. Avec ce récit où s'allient de façon signifiante écriture et photographie, André Martin semble tout à la fois révéler et masquer le réel. Ici, la frontière entre jeu, autobiographie et fiction apparaît quelque peu floue. Il en résulte une sorte de distorsion qui déstabilise et intrigue.

Les sources de la vérité

Paul Savoie, auteur originaire du Manitoba dont l'œuvre compte déjà une vingtaine de titres, propose pour sa part, avec *à tue-tête*, un récit plus « classique », qui prolonge son *Mains de père* publié en 1995 aux Éditions du Blé. Récit « classique », dans la mesure où les intentions de l'auteur se décèlent assez facilement. « je ne sais même pas où commencer tellement j'ai besoin de défoncer quelque chose », annonce le narrateur d'entrée. En fait, celui-ci, « nomade de [s]on propre lieu », souffre d'une histoire qui se présente « par bribes en morceaux épars ». Dans *à tue-tête*, récit sans majuscules et à la ponctuation blanche — un procédé hérité de la poésie, genre qu'a jusqu'à maintenant privilégié Paul Savoie —, on verra donc une entreprise de reconstruction, une tentative de reconstitution d'une existence qui, de prime abord, semble incohérente.

La démarche de Savoie est foncièrement introspective. Ici, l'écriture sert en effet à scruter, à fouiller, l'auteur cherchant ultimement à remonter jusqu'aux sources de son être, jusque vers cela même qui a fait de lui ce qu'il est. La narration, volontairement heurtée, multiplie les chevauchements temporels (préoccupations présentes et événements passés sont évoqués sans souci apparent de chronologie) et, pourrait-on dire, thématiques. Mais ces chevauchements participent de la logique interne d'un récit qui nous parle d'un personnage fragmenté. Qu'il se rappelle ses années d'école ou raconte comment ses parents se sont rencontrés, qu'il réfléchisse sur ce « grand pays qui n'en finit plus de s'étendre vers l'est vers l'ouest » ou relate son divorce, le narrateur cherche toujours à réunifier ses « strates d'être ». Et à définir ce que, en bout de parcours, au terme de ce long regard récapitulatif porté sur lui-même, il pourrait nommer « sa » vérité.

Mais la vérité n'est-elle pas, par essence, aussi insaisissable que chimérique ? L'entreprise du narrateur est donc, d'une certaine façon, vouée à l'échec. Ça n'est cependant pas le cas du projet d'écriture soutenu par Savoie dont le récit, tout personnel soit-il, relève également de la littérature.

